

Cecily von Ziegesar

Indomptables

Traduction et adaptation
de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Noël Chatain



Titre original : *Dark Horses*

© Cecily von Ziegesar, 2016

Tous droits réservés

Publié en accord avec la maison d'édition Soho Press
à New York (États-Unis)
et Rights People, Londres (Angleterre)

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti

CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

France

www.lire-en-serie.com

Pour Agnès, jamais sombre.

Prologue

Red

Je suis à l'agonie. J'ignore ce que j'ai bu, mais cela m'a rendu très, très malade. Le sol tangué et se dérobe sous mes sabots, tandis que je vacille dans le noir en quête de mon box. Impossible de le retrouver. Mes flancs palpitent et ma tête pend lourdement, presque jusqu'à mes genoux. Je sursaute à chaque hennissement, mais ne peux recouvrer mon état normal. C'est la fin.

J'ai quitté l'écurie à présent. La tempête s'est calmée et le ciel s'est dégagé. La terre évoque une immense tarte sortie du four qu'on a laissée refroidir. J'écarte mes longues jambes tel un poulain qui vient de naître, et de longues bouffées d'une vapeur suave entrent et sortent de mes naseaux dilatés. J'inspire, je souffle. J'inspire, je souffle.

Plus loin, sur la carrière¹ principale, les obstacles se profilent, gigantesques et sublimes au clair de lune. Dans quelques heures à peine, elle et moi sommes censés participer à cette épreuve. Et la remporter. Triomphalement. Cela paraît peu probable à présent. *Adieu mon rêve américain. Tu as embelli ma vie. Je suis au seuil de la mort*².

1. Espace à ciel ouvert pour l'apprentissage, les sauts d'obstacles, les courses. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Clin d'œil à la chanson *American Pie*, Don McLean, 1971 (reprise et adaptée en français par Claude François en 1972, sous le titre *Feu de paille*).

Je trouve un carré d'herbe boueuse et m'y étends pour dormir et revivre mon rêve favori. Dans ce rêve nous sommes réunis, rien que nous deux, et personne ne nous dérange. Je l'ai pour moi tout seul et nul ne détourne son attention, fille ou garçon. Nous ne participons à aucune course. Nous sommes là ensemble, comme de vieux amis.

C'était un pur hasard si nous nous sommes trouvés dans le même champ en même temps, si nos regards se sont croisés, si nous avons oublié tout le reste et tous les autres. Je ne la cherchais pas, et je suis quasiment sûr qu'elle ne me cherchait pas non plus, mais j'ai senti – à cet instant précis – que tout allait changer, que tout avait déjà changé. La raison même de mon existence se tenait là debout devant moi. À vrai dire, je l'ai détestée au début – je détestais tout le monde – et elle me détestait. Puis je l'ai aimée. Elle ne m'intéressait pas et puis elle a compté pour moi... beaucoup, trop peut-être. C'est presque impossible à expliquer, surtout dans mon état actuel. Mais je vais essayer.

Première partie

*Octobre,
l'an dernier*

1.

Merritt

Il y a un truc que je fais quand je sais qu'on attend quelque chose de moi :

- a) je m'enfuis,
- b) je sème une pagaille monstre,
- c) ou les deux à la fois.

Comme si, au lieu d'anticiper l'échec et la catastrophe et tâcher de les éviter au mieux, je fonçais tout droit pour les provoquer, pour avoir raison sur le fait que c'était bien un échec et une catastrophe. Et je vis la déception qui en découle comme une sorte de triomphe pervers. Genre, vous voyez ce que vous m'avez fait faire ? Je vous avais prévenus que j'allais tout foirer.

La cata d'aujourd'hui a commencé hier soir, quand j'ai décidé d'aller à une soirée plutôt que de dîner gentiment et sagement, puis de me coucher tôt. Mes parents étaient à la projection d'un film sur Pythagore, réalisé par un de leurs anciens étudiants. Ils m'ont commandé des sushis et fait promettre d'aller au lit à neuf heures.

Sitôt qu'ils étaient partis, je suis sortie.

Je ne connaissais même pas vraiment Sonia Kuhnhardt, la fille de terminale de Chace qui recevait, mais elle habitait près du Lincoln Center, ce qui était plus ou moins pratique. Toutes les écoles privées pour filles de l'Upper East Side comme Chace et Dowd sont si petites

que tout le monde a l'impression de se connaître, même quand ce n'est pas le cas.

Sonia vivait dans une maison de ville, pas un appartement. Les filles étaient assises sur le perron et fumaient des clopes, tandis que la musique s'échappait par les fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage. La cuisine était immense et bordélique. Les cubis s'alignaient sur le plan de travail avec de vrais verres à vin. Ça faisait trop école privée chic de servir du vin à une soirée plutôt que de la bière, mais peu importe. Le vin, c'est plus fort.

J'ai attrapé un verre et un cubi, puis emporté tout ça vers le grand canapé transversal où j'ai investi un coin tranquille. Je n'étais pas venue là pour voir des gens. Mais pour oublier l'examen d'entrée en fac que je devais passer le lendemain matin. J'ai bu un verre de rouge cul sec en manquant m'étrangler à cause de sa douceur écoeurante.

J'allais me payer une gueule de bois tellement colossale qu'il me faudrait lui donner un nom. Gunther. Voldemort. Lucifer. La Bête. *Désolée, j'ai foiré l'exam. À cause de la Bête.*

– Salut ! m'a lancé un blond, qui essayait de se faire pousser une moustache, en s'asseyant à côté de moi. Tu vas à Chace avec Sonia ?

J'ai hoché la tête, en me disant que ça suffirait. Je ne savais pas vraiment parler aux garçons. Je n'ai pas de frère et Dowd est réservée aux filles. J'y suis rentrée l'an dernier, vers la fin du troisième trimestre.

Le mec buvait de l'eau ou un truc qui y ressemblait.

– Je suis Sam, le frère de Sonia. On est jumeaux. Et toi, t'es qui ?

J'ai pris une nouvelle gorgée de vin à m'en faire vomir, avant de répondre :

– Merritt. Comme la Merritt Parkway.

– Tes parents t’ont donné le nom d’une route ? a gloussé Sam le jumeau.

J’ai encore hoché la tête.

– Ouais.

Et c’est la dernière chose que j’ai prononcée de la soirée jusqu’au moment où Sam m’a hélé un taxi, plusieurs verres de vin plus tard (avant que je « dégueulasse la moquette blanche »), et où j’ai donné mon adresse au chauffeur. Mes parents étaient toujours dehors quand je suis montée, alors j’ai dévalisé l’armoire à pharmacie et pris deux pilules d’antalgique, prescrit à papa pour sa déchirure musculaire. Puis je suis tombée dans les pommes. Mission accomplie.

* * *

– Tu voudras peut-être un peu de sel de mer, a dit maman en posant la salière près de mon coude.

Elle a touché ses orteils, et son legging violet en Lycra s’est tendu sur ses jambes musclées. Ses hanches ont craqué.

C’était le matin, le jour de l’examen d’entrée en fac.

– J’en connais une qui a besoin de s’échauffer ! a lancé papa, hilare, depuis le salon où il faisait des abdos.

Mes parents étaient tous les deux des fanas de la vie saine. Ils enseignaient à l’université Columbia et y allaient et en revenaient tous les jours au pas de course. Ils m’avaient eue dans la quarantaine bien sonnée, et c’était comme s’ils essayaient de battre l’horloge biologique en étant en meilleure forme et en meilleure santé d’une année sur l’autre. Deux ou trois ans plus tôt, ils couraient le semi-marathon ; à présent ils le couraient en entier. Moi je préférerais marcher. Par ailleurs, j’aurais juré que tous ces exercices qu’ils effectuaient ensemble

étaient une manière concertée de se réserver du temps rien que pour eux, en faisant d'une pierre deux coups. Mes parents étaient très pragmatiques : pourquoi ne pas se tenir en forme et passer du temps ensemble, plutôt que d'aller séparément dans un club de gym et de voir un conseiller conjugal ? J'ignorais si ça marchait vraiment, en revanche. On se forçait beaucoup à rire à la maison, et ça sonnait tellement faux que ça en devenait flippant. Mais qu'est-ce que j'en savais ? Mon deuxième prénom, c'était Rabat-Joie.

Les œufs et le chou frisé se tortillaient dans mon assiette. La Bête me vrillait la tête de toutes ses forces.

– Montre-leur qui tu es, championne ! m'a crié papa, tandis que je me traînais péniblement vers l'ascenseur.

– Tu n'iras pas au bout de l'examen sans aliments qui boostent ton cerveau, m'a grondé maman.

À ces mots, elle a glissé un sac de congélation rempli d'amandes fraîches dans la poche de mon blouson en similicuir. J'ai détourné la tête pour qu'elle ne sente pas mon haleine fétide de vin.

– Et ne stresse pas. Ce n'est pas si terrible.

Je détestais quand elle faisait ça. Comme si elle ne me mettait pas la pression, alors qu'elle avait vraiment peur que je pète encore les plombs et lui saute dessus façon *serial killer*.

C'était comme ça depuis la mort de ma grand-mère, mamie Jo, au printemps dernier. J'ai refusé d'aller en cours, ou même de quitter ma chambre, pendant trois semaines. Mes parents ont tenté de m'envoyer voir un psychologue, mais j'ai refusé d'aller aux rendez-vous. Finalement, on m'a transférée de mon énorme lycée public vers l'école Dowd Prep et je suis retournée en classe, même si l'année scolaire était quasi terminée. Mais même dans ce nouvel établissement, je suis passée

de la bonne élève avec des tas d'amis à celle qui s'en sort à peine, n'a pas d'amis, préférant s'enfermer dans sa chambre et regarder des rediffs de télérealités glauques comme « Les Radins de l'extrême » ou « Jersey Shore ». Mamie Jo était la personne qui comptait le plus dans ma vie et elle a disparu du jour au lendemain. Désolée si ça me rend triste.

– Je t'envoie un texto dès que j'ai fini, ai-je promis à maman, avant de m'en aller.

* * *

Dowd Prep est direct en bus depuis mon immeuble, de Riverside Drive jusqu'à Lexington Avenue, en passant par Central Park. J'ai acheté une cannette de Red Bull dans une épicerie et je l'ai bue sur le trajet, mais la Bête me vrillait toujours la tête. Mes mains tremblaient. J'avais des sueurs froides. Je grelottais et suffoquais. Mes genoux n'arrêtaient pas de jouer des castagnettes.

– Les téléphones et autres appareils électroniques doivent rester dans vos casiers avec vos affaires, a déclaré Mme T., notre surveillante, tandis que je m'asseyais au seul bureau inoccupé du gymnase de Dowd, avec deux crayons HB n° 2 à la main.

Cette prof avait un nom d'origine grec qui se prononçait quasiment comme « testicules », alors elle s'en tenait à « Mme T. » pour des raisons évidentes.

– Si vous avez besoin d'aller aux toilettes, allez-y maintenant, sinon attendez la première pause qui aura lieu dans environ une heure quinze minutes.

Je me suis levée. Mes crayons ont roulé sur le bureau et dégringolé par terre.

– Mademoiselle Wenner, vous devez y aller maintenant ? Tout va bien, ma petite ? demanda gentiment Mme T. Vous semblez un peu pâle.

J'ai hoché la tête, ignorant les regards accusateurs de mes camarades, notamment Amora Wells et Nadia Grabcheski, les filles les plus pénibles de la classe. Elles passaient leur temps à poster des selfies sur Instagram en exhibant les prix qu'elles avaient remportés à des concours hippiques lors des circuits d'hiver en Floride, ou encore la couverture à monogramme qui allait comme un gant à leur poney tellement racé. Juste après le décès de mamie Jo, j'étais d'ailleurs allée les voir lors d'une soirée pour parler équitation, mais elles m'avaient dévisagée en penchant la tête de côté, comme si je venais de la planète Mars. Peut-être que c'était le cas. La tristesse commençait à m'envahir et plus je devenais triste, plus j'avais envie de me saouler. Le lendemain de cette fête, Amora avait posté une photo floue de moi sur Instagram. J'étais affalée par terre, devant les toilettes – c'était juste avant que je m'en aille. Au-dessous, elle avait mis une légende bien mordante : « Dowd souhaite la bienvenue à une nouvelle élève promiseuse ! »

Nadia fut la première de ses followeuses à liker le post d'Amora. Inutile de préciser que je ne risquais pas de passer le week-end dans la maison de campagne de l'une ou de l'autre.

– Je crois que j'ai besoin d'un verre d'eau, ai-je dit à Mme T.

Ann Ware, ma meilleure amie, ou plutôt mon *ancienne* meilleure amie, m'a regardée en fronçant les sourcils, pendant que j'attendais la permission de sortir. Ann et moi étions allées ensemble à l'école primaire et au collège. En troisième, elle avait rejoint Dowd, c'est

pourquoi mes parents avaient pensé que l'école pourrait me plaire.

– Très bien, filez, a dit Mme T. Mais dépêchez-vous de revenir.

Alors j'ai filé. J'ai couru vers mon casier, récupéré mon blouson et franchi la porte à toute vitesse.

* * *

On était en octobre, le week-end après Columbus Day¹, et il faisait encore doux. Certaines feuilles se teintaient d'or ou de bronze mais s'accrochaient encore aux branches et refusaient de tomber. Je sentais tout le poids de mon portable dans ma poche et j'avais envie d'appeler chez moi. Je pouvais dire que je ne me sentais pas bien, rentrer et me glisser sous la couette. Mais je n'avais pas envie de rentrer.

La 86^e Rue et la ligne 4 n'étaient qu'à quelques minutes de marche. Peu de gens dans le métro ; c'était dimanche et encore trop tôt, même pour les touristes. Avec ma gueule de bois carabinée, la pénombre et le léger balancement de la rame m'auraient bercée et même endormie, si deux vieilles dames très chics n'avaient pas attiré mon attention. Blotties l'une contre l'autre, elles papotaient et riaient comme des écolières qui avaient grandi ensemble. La plus élancée portait des mocassins Gucci avec des mors de cheval sur le dessus. Elle a tendu à son amie un tube de rouge à lèvres, puis lui a tenu un poudrier ouvert pour l'aider à se maquiller.

1. « Columbus Day » ou « Le jour de Christophe Colomb » est un jour férié célébré le deuxième lundi d'octobre aux États-Unis, ainsi qu'en Amérique latine et en Espagne en commémoration de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique en 1492.

La rame s'est brusquement arrêtée à la 59^e Rue et la plus grande des deux s'est levée d'un coup, oubliant qu'elle avait son sac ouvert sur les genoux. Le contenu s'est renversé de tous côtés.

– Dépêche-toi, a dit son amie en s'accroupissant pour ramasser les affaires éparpillées. C'est notre arrêt !

J'ai récupéré en chancelant un étui de lunettes qui prenait la fuite et je le lui ai tendu.

– Mes verres progressifs ! s'est exclamée la dame, en manquant s'étrangler. Merci, mon ange.

– Ce sont des Chanel, a murmuré son amie d'un air faussement moqueur.

Elles m'ont souri avec gratitude et ont détalé juste au moment où les portes se refermaient. Je les ai observées sur le quai alors que la rame s'éloignait ; elles s'éventaient et riaient avant de rejoindre l'Escalator en direction de Bloomingdale's.

Un objet roulait sous les sièges, de l'autre côté du wagon. C'était un petit flacon de comprimés, en plastique vert, tombé du sac de la femme. Je me suis baissée pour le ramasser.

Les cachets étaient blancs et d'aspect inoffensif. « Toutes les quatre heures pour les douleurs de hanche », disait l'étiquette. Le wagon était vide. J'ai ouvert le flacon, pris deux comprimés et glissé le flacon dans ma poche.

Si quelqu'un m'avait demandé à ce moment-là où j'allais et ce que je faisais, je n'aurais pas su répondre. J'étais sur pilote automatique. À la 42^e Rue, je suis descendue à Grand Central Station. J'y passais beaucoup de temps quand je faisais les allers-retours chez mamie Jo, dans le Connecticut. Je n'y étais pas revenue depuis sa mort.

J'ai contemplé le plafond vert décoré d'étoiles dorées scintillantes jusqu'à en attraper un torticolis. Puis je suis descendue à l'Oyster Bar, l'un des anciens repaires de

mamie Jo. Ça ressemble plus à la chambre forte secrète d'une banque ou aux catacombes d'une cathédrale qu'à un restaurant. Comme il n'était que dix heures et demie du matin, il n'y avait pas un chat. J'ai remonté la fermeture de mon blouson pour cacher mon tee-shirt Dowd Prep et je me suis assise.

– Que puis-je pour vous, mademoiselle ? m'a demandé subitement le jeune homme derrière le comptoir.

Occupé à enrouler des couverts propres dans des serviettes de table blanches en tissu, il ne prenait même pas la peine de lever la tête.

– Un Old Fashioned et deux huîtres Wellfleet, ai-je répondu tout aussi subitement, en commandant l'habituel cocktail amuse-bouche de mamie Jo avant de prendre le train.

Les huîtres, ce n'était pas mon truc, mais ça me paraissait malvenu de ne pas en prendre. Et puis j'aime bien la façon dont on vous les sert : telles quelles dans leurs coquilles, nacrées et gris-bleu à l'intérieur, rugueuses et d'apparence sale à l'extérieur.

Le mec a posé ma boisson et mon assiette d'huîtres sur le bar, puis est retourné rouler ses serviettes. Je me suis pincé le nez, j'ai englouti les Wellfleet l'une derrière l'autre en vitesse, en les faisant descendre avec le cocktail qui avait une saveur d'essence sucrée. J'ai plissé les yeux et avalé le tout en plusieurs fois pour m'assurer que rien ne puisse remonter. Mamie Jo devait avoir un estomac de plomb.

J'avais deux billets de vingt et ma MetroCard dans la poche de mon blouson. J'en ai posé un sur le comptoir, comme mamie Jo le faisait toujours, puis me suis esquivée du restaurant avant qu'un des employés ne remarque qu'on venait de servir à une mineure un grand verre de bourbon.

Les horaires du train n'avaient pas beaucoup changé depuis la mort de mamie Jo. Celui de 11 h 07 pour Stamford, avec une correspondance pour New Canaan, était toujours sur le quai 107, juste en face du grand hall de la gare. J'ai gravi l'escalier puis traversé le terre-plein en marbre où mes pas résonnaient, me laissant porter par mes jambes qui savaient où aller, parce que mon cerveau était plus ou moins en vrac.

Près du premier wagon, un vieux bonhomme avec un petit chariot vendait des pintes de bière dans des gobelets en plastique.

– Vous n'avez pas de Coca ? lui ai-je demandé.

– Uniquement de la bière, a-t-il répondu avec un accent marqué.

– Parfait.

Je lui ai tendu mon dernier billet.

Il l'a pris et m'a regardée par-dessus ses lunettes en plissant les paupières.

– Vous avez vingt et un ans ?

– Presque, ai-je menti.

Il a secoué la tête et m'a tendu une pinte de bière qui dégoulinait.

– Une seule.

Je l'ai prise et un sourire en coin, un peu bizarre, dont je ne me savais même pas capable, s'est alors reflété sur ses verres de lunettes.

– Gardez la monnaie.

« Le train à destination de Stamford va partir ; il desservira Greenwich, Cos Cob, Riverside, Old Greenwich et Stamford. Correspondance à Stamford pour New Canaan. En voiture ! » a annoncé le contrôleur, tandis que je m'asseyais sur un siège en vinyle près de la fenêtre.

Un bref coup de sifflet et, sans plus de cérémonie, les portes se sont fermées, puis le train a démarré, en

avançant lentement vers le long tunnel sombre pour quitter Manhattan et s'engouffrer dans le Bronx. Seuls trois autres fauteuils étaient occupés dans mon wagon, tous par des hommes d'âge mûr qui semblaient épuisés. Toujours dans les vapes, j'ai regardé mon reflet déformé sur la vitre couverte de taches.

Lorsque le train est sorti du tunnel, mon portable s'est mis à vibrer et à biper quatre fois. Le premier texto provenait d'Ann Ware.

« Hé, T où ?? j'espère q tu vs bien. Fais-moi signe. »

Le deuxième provenait de maman :

« Tu rentres à pied ? On a des bagels encore tout chauds ! »

Puis un message sur ma boîte vocale :

« Allô ? Merritt ? Je ne sais pas pourquoi tu ne décroches pas. Ann Ware vient de m'appeler et m'a dit que tu avais quitté l'examen, et que ça n'avait pas l'air d'aller. Ce serait sympa de nous dire où tu es... Du calme, Michael, je lui laisse un message... Merritt, rappelle-nous, s'il te plaît. »

Et un autre :

« Salut, c'est Ann. J'espère que tu ne vas pas m'en vouloir, mais je viens d'appeler chez toi parce que c'est le seul numéro fixe que j'avais. Je voulais juste m'assurer que tu allais bien. L'examen n'était pas aussi dur que je le pensais. Je sais qu'on ne s'est pas vraiment parlé depuis un petit moment, mais rappelle-moi à l'occasion. »

Et puis un autre de papa :

« Merritt, c'est une journée magnifique. Ta mère et moi avons envie d'aller faire une balade à vélo, mais pas avant de savoir si tu vas bien. Nous t'attendons à la maison. »

Et c'était tout.

Par habitude, j'ai fait un tour sur mon compte Instagram. Je ne postais jamais rien moi-même, mais on pouvait m'accuser d'y espionner certaines de mes camarades de classe. C'était ma façon d'être là sans y être. De toute manière, je n'avais jamais l'impression de rater quoi que ce soit, puisque la plupart de leurs photos représentaient des cupcakes ou des selfies dans des cabines d'essayage chez Forever 21. En règle générale, je ne likais pas et ne laissais aucun commentaire sur leurs messages. Qu'est-ce que j'aurais pu dire ? *Waouh, je regrette à mort de pas avoir été là !!! ?*

Nadia Grabcheski venait de poster un truc une heure et demie plus tôt. Elle avait dû passer son portable en douce dans le gymnase, parce que c'était une photo de moi en train de quitter la salle, alors que toutes les autres filles étaient sagement assises, prêtes à attaquer l'examen. Sous la photo, une légende : « Faut que j'aille picoler. »

J'ai coupé mon téléphone et posé la tête contre la vitre.

* * *

– Mademoiselle. Nous sommes à Stamford. Puis-je voir votre billet, s'il vous plaît ?

Je me suis réveillée d'un bond en entendant la voix du contrôleur et je l'ai regardé en plissant les yeux.

– Je n'en ai pas.

J'ai glissé la main dans la poche de mon blouson, tout en réalisant, la mort dans l'âme, que j'avais dépensé mes quarante dollars. Je n'avais pas réfléchi au billet. Je n'avais pas réfléchi du tout.

– Désolée...

J'avais la langue toute molle et la tête tellement vide que j'étais à la fois paumée et terrifiée. Je me suis sentie

rougir jusqu'à la racine des cheveux. D'un coup de pied, j'ai viré le gobelet de bière sous mon siège.

– Je n'ai pas du tout d'argent.

– Vous vous arrêtez à Stamford ? a demandé le contrôleur.

Il avait le visage grave et basané, des cheveux blancs soigneusement taillés, qui dépassaient de sa casquette bleu marine, mais la voix bienveillante.

J'ai secoué la tête en disant :

– New Canaan.

J'allais devoir changer de train.

– Si vous me donnez votre nom et votre adresse, je peux envoyer la facture. Sans supplément, a-t-il précisé.

– Merritt – avec deux « t » et deux « r » – Wenner – avec deux « n », ai-je aussitôt répondu. 300, Riverside Drive, New York, État de New York, 10024.

Il a fait quelques trous dans un billet papier avec sa poinçonneuse et me l'a tendu.

– Avec ça, vous pourrez aller jusqu'à New Canaan. Vous aurez besoin d'un autre billet pour le retour. Dépêchez-vous. L'autre train va partir.

– Merci !

J'ai pris le billet et suis sortie du wagon en trombe. Le train pour New Canaan attendait de l'autre côté du quai. J'ai sauté dedans, toute tremblante, juste au moment où la sonnerie retentissait et où les portes se refermaient en coulissant.

2.

Red

La vie d'un cheval se résume aux gens auxquels il appartient, mais je n'ai jamais appartenu à quiconque. Je n'ai même jamais rencontré mon propriétaire, jusqu'à ma première course.

Celle-ci avait lieu à Keeneland, ma piste natale, celle où je m'entraînais. Je n'aurais pas dû être agité, mais il y avait un monde fou dans les tribunes et tout ce que j'entendais, voyais et sentais pour la première fois me rendait nerveux, malgré mes œillères et mes bouchons d'oreille. Le jockey qu'on m'avait attribué était une fille. Aucune ne m'avait monté jusqu'alors. Elle me flatta d'abord l'encolure¹ et je balançai la tête et la mordillai au creux du bras. Elle me donna alors un coup de coude dans les naseaux et je secouai la tête si fort que je faillis m'écrouler sur elle. J'écumais déjà et, sitôt qu'elle fut sur mon dos, je la sentis tendue dans les rênes.

Vint alors le moment de quitter le paddock pour rejoindre les stalles de départ. Au loin, le ciel était noir et zébré d'éclairs. Seuls des trois ans comme moi participaient à la course, tous nouveaux sur la piste, et on piaffait et trépignait tandis que nos cavaliers respectifs tentaient de nous calmer. Mon jockey m'avait peut-être

1. Cou.

prodigé des paroles apaisantes, mais mes bouchons d'oreille m'empêchèrent de l'entendre. Elle me faisait l'effet d'une puce sur mon dos, une puce silencieuse, tandis qu'un robuste poney palomino et son cavalier cow-boy m'entraînaient vers la grille de départ.

J'étais le numéro 5 sur la liste mais le dernier à entrer. Sitôt que le portail métallique se referma derrière moi, celui de devant s'ouvrit brusquement.

« Et ils sont partis ! »

Tous sauf un.

Je restai figé sur place, fasciné par les éclairs en zigzag à l'horizon qui semblaient encore plus captivants dans mon champ de vision restreint. Tout mon corps tremblait. La sueur ruisselait le long de mes antérieurs¹. Mon jockey fit alors claquer sa cravache devant mes yeux et je partis au galop comme un fou, en obliquant vers la corde², comme on me l'avait appris. Plus vite, plus vite.

Lorsque j'atteignis celle-ci, je ne m'arrêtai pas mais préférai sauter par-dessus. Je traversai ensuite la pelouse centrale, en passant tout droit par la mare aux canards et des plates-bandes pour atteindre la barrière de l'autre côté. Les éclairs se rapprochaient et la foudre fit vibrer le gazon sous mes sabots. Il y eut une autre vibration : celle de mon jockey qui s'affolait tandis que je m'élançais une nouvelle fois par-dessus la corde en fendant le peloton dans le virage d'en face.

Mon jockey tira sur les rênes et la partie métallique entama les tendres commissures de ma jeune bouche. *Que fait-elle ?* me demandai-je. J'étais en tête. Les autres chevaux mordaient littéralement la poussière qui ricochait

1. Pattes avant.

2. Barrière qui, dans un hippodrome, marque la limite intérieure de la piste.

sur mes sabots fougueux. Je croyais m'être plutôt bien tiré d'une très mauvaise situation. *Veut-elle gagner ou non ?*

Elle ne cessa de tirer et de s'affoler, mais je m'obstinaï. Plutôt que de ralentir, j'accélérai encore. Une odeur familière envahit l'atmosphère. Une pouliche du troupeau de poulinières avec laquelle ma mère et moi avions brouté et gambadé quand j'étais un poulain. Elle me rattrapait. Je hennis et tournai la tête pour la saluer.

Ensuite tout se déroula très vite.

La pouliche me percuta de plein fouet et on bascula tous deux à terre. Nos jockeys volèrent de part et d'autre dans les airs, puis se posèrent sans encombre.

La foule de gens qui nous regardait rugit et se tut en même temps.

« Le numéro 1 et le numéro 5 sont tous deux à terre. Les jockeys nous ont fait signe qu'ils étaient sains et saufs. Pouvons-nous avoir une camionnette vétérinaire, s'il vous plaît ? Un vétérinaire au poteau des trois-quarts, s'il vous plaît. »

Les trois autres chevaux passèrent en trombe. Un de mes bouchons d'oreille s'était délogé et j'entendis quelqu'un crier :

– Sa jambe ! Sa jambe !

Je me tenais déjà debout. Mes jambes n'avaient rien. C'était mon épaule qui me faisait souffrir et ma mâchoire était bizarre. Je laissai pendre ma langue et secouai la tête. Les œillères avaient dû glisser sur mes yeux, car j'étais presque aveugle.

« Cette course vient d'être annulée. Les parieurs seront remboursés au guichet le plus proche. Merci pour votre compréhension, mesdames et messieurs. »

Le commentateur donnait l'impression de brailler plus fort qu'auparavant, et pas seulement à cause de mes bouchons d'oreille qui étaient tombés. Il semblait

être la seule personne de tout le Kentucky à s'exprimer au-delà du murmure.

Non loin de moi, la pouliche se démenait et soufflait dans la terre. Un jeune palefrenier de notre écurie sortit du clubhouse et traversa la piste en courant pour venir s'agenouiller auprès d'elle. Les larmes ruisselaient sur ses joues, tandis qu'il lui chantait quelque chose en espagnol. La pouliche ne lui appartenait pas, mais c'était tout comme. Ils se regardèrent avec adoration, puis le tonnerre se mit à gronder dans le ciel et la pouliche s'agita de plus belle.

– Non, non, non !

Les cris du garçon d'écurie déchirèrent le silence de l'hippodrome, tandis qu'elle tentait de se relever au prix d'un énorme effort.

Nos deux jockeys aidèrent le garçon à la soutenir, mais en vain. La pouliche poussa un hennissement strident et retomba. Elle ne bougeait plus, mais je l'entendais toujours souffler péniblement.

Je restai seul à l'endroit où la pouliche et moi étions entrés en collision. Mon épaupe m'élançait et les lanières de cuir de la bride enserraient comme un étau ma mâchoire enflée. J'entendis derrière moi le moteur de la camionnette du vétérinaire. Plusieurs autres véhicules arrivèrent en même temps. Un palefrenier vint vers moi et me tint la bride, tandis qu'un petit attroupement se formait autour de la pouliche.

– On va devoir l'achever, dit un homme. Sans tarder. Elle souffre le martyr.

– Sa première course, dit un individu en pardessus, tandis que le vétérinaire faisait une piqûre à la pouliche pour mettre un terme à son calvaire. Quel gâchis !

Je réalisai alors que c'était notre propriétaire. Je ne l'avais jamais vu d'aussi près.

Un grand homme l'accompagnait, vêtu d'un costume gris éclatant. Il dégagait une forte odeur d'oranges et de bois. Une petite femme, avec d'énormes lunettes de soleil et cramponnée à son bras, avançait à petits pas sur la pelouse dans ses chaussures à talons aiguilles. Ses lèvres étaient laquées de rouge vif et ses cheveux noirs coupés au carré miroitaient sous le soleil.

Quelques secondes plus tard, la pouliche rendit son dernier souffle. L'assistant du vétérinaire la recouvrit d'une bâche. Bientôt on l'enlèverait pour la vendre en morceaux, telles les pièces détachées d'une voiture accidentée.

– Pendant que vous y êtes, dit mon jockey en parlant de moi, vous devriez aussi détruire cet alezan¹. Tout ça est sa faute. Il est cinglé.

– Complètement *loco*, approuva le lad qui me tenait par la bride.

– Allez-y, piquez-le aussi, dit mon propriétaire au vétérinaire sans même me regarder.

L'homme qui sentait les oranges et le bois prit la parole et se tourna vers le vétérinaire.

– Je vais le prendre. À moins que vous ne le considériez comme une cause perdue.

– J'étais une cause perdue, intervint la femme à son côté en s'exprimant d'une voix posée, avec un accent étrange. Tu ne m'as pas encore supprimée.

L'homme en costume éclata de rire sans sourire.

– Je me spécialise dans les causes perdues, je suppose. Le vétérinaire s'approcha pour m'examiner.

– Mâchoire fracturée. Paupière déchirée. L'épaule semble le gêner, mais je ne connaîtrai pas l'étendue des dégâts tant qu'on n'aura pas fait une radio. Les jambes ont l'air en bon état. À l'évidence, il aime sauter et il

1. Cheval de couleur fauve tirant sur le roux.

est assez beau pour devenir un bel espoir du hunter¹.
S'il ne boite pas.

– Qu'il boite ou pas, ce n'est pas un cheval sûr, insista mon jockey. J'ai de la chance qu'il ne m'ait pas tuée.

Je grognai en l'éclaboussant de morve.

– Et c'est un roi de l'évasion, renchérit mon lad. Il sort de sa stalle. Renverse les barrières. Laisse s'échapper les autres chevaux aussi.

C'était vrai. Je portais une muselière à l'écurie, sauf quand je mangeais.

– Peut-être que les courses ne sont pas son fort, continua le vétérinaire. J'ai déjà vu des chevaux plus agités que des fauves. Un joli pur-sang comme celui-ci ? Monsieur de Rothschild, si vous lui donnez sa chance et le faites travailler, il pourra tout faire.

Mon propriétaire me considéra en fronçant les sourcils. Je l'observai à mon tour de mon œil valide.

M. de Rothschild s'approcha et passa sa grande main gantée sur mon encolure en sueur. Je sentais bien son parfum à présent. Le parfum de l'or.

– Peut-être qu'il plairait à Béatrice, dit-il d'un air songeur à sa compagne.

– Peut-être, dit-elle dans un haussement d'épaules.

Elle commença à s'en aller à petits pas vers le bar à cocktails pour VIP au bord de la piste, déjà lassée par notre petit échange.

Visiblement, les chevaux – de course ou autres – n'étaient pas sa tasse de thé.

1. Issue de la chasse à courre, l'épreuve de hunter consiste à effectuer un parcours d'obstacles mobiles, associés à divers passages imposés ; elle privilégie la recherche de l'harmonie cheval-cavalier et la fluidité dans le parcours.

Je n'ai plus jamais participé à une course. On m'a castré et transporté vers l'est et mon nouveau foyer, afin de me remettre de mes blessures et attendre celle à laquelle j'allais appartenir, ma propre maîtresse... Béatrice.

3.

Merritt

« Terminus ! » cria le contrôleur.

Je me suis éveillée en sursaut. Il se tenait debout tout près de moi, son corps imposant dans l'allée centrale du wagon vide.

J'ai regardé par la fenêtre, mais je voyais tout flou.

– On est à New Canaan ?

– Tout à fait.

Le contrôleur a jeté un œil sur son petit carnet, puis l'a remis dans sa poche.

– Je suis certain que vous y êtes attendue. Dépêchez-vous, car c'est le dernier arrêt avant que nous ne repartions vers Stamford.

J'ai agrippé le dossier du siège devant moi et me suis levée. Le contrôleur s'est écarté pour me laisser passer et j'ai titubé vers les portes ouvertes. Il doit me confondre avec quelqu'un d'autre, me suis-je dit. Personne n'est censé me retrouver ici. *Personne ne sait même que je suis ici.* Le quai me paraissait incroyablement lumineux et étouffant, et j'étais morte de fatigue. Mais la maison de mamie Jo n'était pas très loin et je connaissais si bien le chemin que je pouvais m'y rendre les yeux fermés.

New Canaan est une ville complètement vieillotte, figée dans le temps, sans chaîne de magasins, fast-food ni même un cinéma. Ça n'avait pas changé du tout

depuis la dernière fois où j'étais venue. J'ai tourné à gauche à la station-service. Quelques voitures ont ralenti en me croisant, pour me mater. C'était inhabituel de voir quelqu'un marcher sur la route à New Canaan. La plupart des habitants possédaient une BMW... voire trois.

Mamie Jo n'était pas aussi riche, mais assez aisée pour entretenir un cheval dans son jardin et payer un jardinier pour s'occuper de toutes les fleurs auxquelles elle était accro mais qu'elle ne savait absolument pas soigner. Elle vivait à New Canaan depuis plus de cinquante ans, dans la maison où son mari – mon grand-père – avait grandi. Ils y avaient élevé mon père, et elle y était restée après la mort de mon grand-père, en dépit de l'afflux de Mercedes tout-terrain et de grosses baraques style nouveau riche. Mamie Jo à New Canaan, c'était un peu comme moi à Dowd Prep : elle n'était pas vraiment chez elle, mais on peut s'habituer à tout.

Je suis arrivée à l'endroit où la route bifurquait. L'allée de mamie Jo montait sur la droite. Les gravillons étincelaient sous les semelles en caoutchouc de mes Converse grises. La maison de mamie Jo était rouge, mais le soleil tapait si fort que ça ressemblait plus à du corail rosé. Devant chaque fenêtre, des chrysanthèmes jaunes poussaient dans des jardinières blanches. Mamie Jo détestait ces fleurs, alors c'était bizarre. Elle aimait les roses parce qu'elles revenaient chaque printemps, s'épanouissaient tout l'été et étaient résistantes.

J'avais les paupières lourdes comme du plomb et je n'arrêtais pas de trébucher. Si le contrôleur m'avait laissée, je serais restée dans le train et j'aurais dormi jusqu'au lendemain matin. Entre l'alcool et les pilules que j'avais avalées, j'étais trop mal. Peut-être à cause de mon alimentation équilibrée depuis toute petite. Bref,